

MICHEL DE MONTAIGNE  
**ESSAYS**



**Book 2 · Chapter 32**

Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on January 27, 2025

HYPERESSAYS is a project to create a modern and accessible online edition of the *Essays* of Michel de Montaigne. More information at [www.hyperessays.net](http://www.hyperessays.net)

GOURNAY-2-32-20250127-211915

## Defense de Senecque et de Plutarque

a LA familiarité que j'ay avec ces personnages icy, & l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, c& à mon livre massonné purement de leurs despouilles, a m'oblige à espouser leur honneur. a Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets, que ceux de la Religion pretendue reformee font courir pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, & qu'il est grand dommage n'estre embesongnee à meilleur subject, j'en ay veu autres-fois, qui pour alonger & remplir la similitude qu'il veut trouver, du gouvernement de nostre pauvre feu Roy Charles neufiesme, avec celuy de Neron, apparie feu Monsieur le Cardinal de Lorraine avecq Seneque, leurs fortunes, d'avoir esté tous deux les premiers au gouvernement de leurs Princes, & quant & quant leurs mœurs, leurs conditions, & leurs deportemens. Enquoy à mon opinion il fait bien de l'honneur audict Seigneur Cardinal : car encore que je sois de ceux qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion & service de son Roy, & sa bonne fortune, d'estre nay en un siecle, où il fust si nouveau, & si rare, & quant & quant si necessaire pour le bien public, d'avoir un personnage Ecclesiastique de telle noblesse & dignité, suffisant & capable de sa charge : si est ce qu'à confesser la verité, je n'estime sa capacité de beaucoup pres telle, ny sa vertu si nette & entiere, ny si ferme, que celle de Seneque. a Or ce livre, dequoy je parle, pour venir à son but, fait une description de Seneque tres-injurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel je ne crois aucunement le tesmoignage. Car outre qu'il est inconstant, qui apres avoir appellé Seneque tres-sage tantost, & tantost ennemy mortel des vices de Neron, le fait ailleurs, avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux, & contrefaisant le philosophe à faulses enseignes : sa vertu paroist si vive & vigoureuse en ses escrits, & la defense y est si claire à aucunes de ces imputations, comme de sa richesse & despense excessive, que je n'en croiroy aucun tesmoignage au contraire. Et d'avantage, il est bien plus raisonnable, de croire en telles choses les historiens Romains, que les Grecs & estrangiers. Or Tacitus & les autres, parlent tres-honorablement, & de sa vie & de sa mort : & nous le peignent en toutes choses personnage tres-excellent & tres-vertueux. Et je ne veux alleguer autre reproche contre le jugement de Dion, que cettuy-cy, qui est inevitable : c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires Romaines, qu'il ose soustenir la cause de Julius Cæsar contre Pompeius, &

d'Antonius contre Cicero. <sup>a</sup> Venons à Plutarque : <sup>a</sup> Jean Bodin est un bon auteur de nostre temps, & accompagné de beaucoup plus de jugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, & merite qu'on le juge & considere. Je le trouve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy je l'eusse laissé dire : car cela n'est pas de mon gibier) mais aussi en ce que cet auteur escrit souvent des choses incroyables & entierement fabuleuses (ce sont ses mots.) S'il eust dit simplement, les choses autrement qu'elles ne sont, ce n'estoit pas grande reprehension : car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'autrui & à credit : & je voy qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire : comme le jugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est autrement en la vie de Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'avoir pris pour argent content, des choses incroyables & impossibles, c'est accuser de faute de jugement, le plus judicieux auteur du monde. <sup>a</sup> Et voicy son exemple : Comme (ce dit-il) quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un renardeau, qu'il avoit desrobé, & le tenoit caché soubz sa robbe, jusques à mourir plustost que de descouvrir son larecin. Je trouve en premier lieu cet exemple mal choisi : d'autant qu'il est bien malaisé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles, nous avons plus de loy de les limiter & connoistre : Et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, j'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte : & il y en a de moins croyables : Comme entre autres, ce qu'il recite de Pyrrhus, que tout blessé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du haut de la teste jusques au bas, si que le corps se partit en deux parts. En son exemple, je n'y trouve pas grand miracle, ny ne reçois l'excuse de quoy il couvre Plutarque, d'avoir adjousté ce mot (comme on dit) pour nous advertir, & tenir en bride nostre creance. Car si ce n'est aux choses receues par autorité & reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire, choses de soy incroyables : Et que ce mot (comme on dit) il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aisé à voir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs sur ce subject de la patience des enfants Lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal-aisez à persuader : Comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, pour avoir, à ce qu'il dit, esté sur les lieux : Que jusques à leur temps, il se trouvoit des enfants en cette preuve de patience, à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez jusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, & aucuns jusques à y laisser volontairement la vie. Et ce que Plutarque aussi recite, avec cent autres tesmoings, qu'au sacrifice un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant Lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, jusques à ce que la senteur de la chair cuyte en vint aux assistants. Il n'estoit rien selon leur coustume, où il leur allast plus de là reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme & de honte, que d'estre surpris en larecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, que je ne le trouve pas seulement rare & estrange. <sup>c</sup> L'histoire Spartaine est pleine de mille plus aspres exemples & plus rares : elle est à ce prix toute miracle. <sup>a</sup> Marcellinus recite sur ce propos du larecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aucune sorte de tourment,

qui peust forcer les Ægyptiens surpris en ce mesfait : qui estoit fort en usage entre eux, à dire seulement leur nom. <sup>b</sup> Un paysan Espagnol estant mis à la gehenne sur les complices de l'homicide du præteur Lucius Piso, crioit au milieu des tourments, que ses amis ne bougeassent, & l'assistassent en toute seureté, & qu'il n'estoit pas en la douleur, de luy arracher un mot de confession, & n'en eut on autre chose, pour le premier jour : Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son tourment, s'esbranlant vigoureusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, & s'y tua. <sup>c</sup> Epicharis ayant saoulé & lassé la cruauté des satellites de Neron, & soustenu leur feu, leurs batures, leurs engins, sans aucune voix de revelation de sa conjuration, tout un jour : rapportee à la gehenne l'endemain, les membres tous brisez, passa un lasset de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, & y fourrant sa teste, s'estrangla du pois de son corps : Ayant le courage d'ainsi mourir, & se desrober aux premiers tourments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du jour precedent, pour se moquer de ce tyran, & encourager d'autres à semblable entreprinse contre luy ? <sup>a</sup> Et qui s'enquerra à nos argoulets, des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effets de patience, d'obstination & d'opiniastreté, parmy nos miserables siecles, & en cette tourbe molle & effimee, encore plus que l'Ægyptienne, dignes d'estre comparez à ceux que nous venons de reciter de la vertu Spartaine. Je sçay qu'il s'est trouvé des simples paysans, s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts à tout le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une corde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rançon. J'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry & enflé, d'un licol qui y pendoit encore, avec lequel on l'avoit tirassé toute la nuict, à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux, à coups de dague, qu'on luy avoit donné, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur & de la craincte : qui avoit souffert tout cela, & jusques à y avoir perdu parole & sentiment, resolu, à ce qu'il me dit, de mourir plustost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere) avant que rien promettre : & si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler & rotir, pour des opinions empruntees d'autruy, ignorees & inconneues ? <sup>b</sup> J'ay conneu cent & cent femmes (car ils disent que les testes de Gascongne ont quelque prerogative en cela) que vous eussiez plustost fait mordre dans le fer chaud, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere. Elles s'exasperent à l'encontre des coups & de la contraincte. Et celuy qui forgea le conte de la femme, qui pour aucune correction de menaces, & bastonnades, ne cessoit d'appeller son mary pouilleux, & qui precipitee dans l'eau haussoit encores en s'estouffant, les mains, & faisoit au dessus de sa teste, signe de tuer des poux : forgea un conte, duquel en verité tous les jours, on void l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur & fermeté. <sup>a</sup> Il ne faut pas juger ce qui est possible, & ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable & incroyable à nostre sens, comme j'ay dit ailleurs : Et est une grande faute, & en laquelle toutesfois la plus part des hommes tombent : <sup>c</sup> ce que je ne dis pas pour Bodin : <sup>a</sup> de faire difficulté de croire d'autruy, ce qu'eux ne sçauoient faire <sup>c</sup> ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy : selon

elle, il faut regler tous les autres. Les alleures qui ne se rapportent aux siennes, sont faintes & faulses. Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un autre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son jugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse & insupportable ! <sup>a</sup> Moy je considere aucuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens : & encores que je reconnoisse clairement mon impuissance à les suivre de mille pas, je ne laisse pas de les suivre à veue, & juger les ressorts qui les haussent ainsi, <sup>c</sup> desquels j'apperçoy aucunement en moy les semences : comme je fay aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne, & que je ne mescroy non plus. Je voy bien le tour que celles là se donnent pour se monter, <sup>a</sup> & j'admire leur grandeur : & ces esclancemens que je trouve tres-beaux, je les embrasse : & si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique tres-volontiers. <sup>a</sup> L'autre exemple qu'il allegue des choses incroyables, & entierement fabuleuses, dictes par Plutarque : c'est qu'Agésilas fut mulcté par les Ephores pour avoir attiré à soy seul, le cœur & la volonté de ses citoyens. Je ne sçay quelle marque de faulseté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy devoient estre beaucoup mieux connues qu'à nous : & n'estoit pas nouveau en Grece, de voir les hommes punis & exilez, pour cela seul, d'agreer trop à leurs citoyens : tesmoin l'Ostracisme & le Petalisme. <sup>a</sup> Il y a encore en ce mesme lieu, un' autre accusation qui me pique pour Plutarque, où il dit qu'il a bien assorty de bonne foy, les Romains, aux Romains, & les Grecs entre eux : mais non les Romains aux Grecs, tesmoin (dit-il) Demosthenes & Cicero, Caton & Aristides, Sylla & Lysander, Marcellus & Pelopidas, Pompeius & Agésilas, estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est justement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent & loüable. Car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, & en laquelle à mon advis il s'est autant pleu) la fidelité & syncerité de ses jugemens, esgale leur profondeur & leur poix. C'est un philosophe, qui nous apprend la vertu. Voyons si nous le pourrons garentir de ce reproche de prevarication & faulseté. <sup>a</sup> Ce que je puis penser avoir donné occasion à ce jugement, c'est ce grand & esclatant lustre des noms Romains, que nous avons en la teste : il ne nous semble point, que Demosthenes puisse esgaler la gloire d'un consul, proconsul, & questeur de cette grande republique. Mais qui considerera la verité de la chose, & les hommes en eux-mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, & à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance, que leur fortune : je pense au rebours de Bodin, que Ciceron & le vieux Caton, en doivent de reste à leurs compaignons. Pour son dessein, j'eusse plustost choisi l'exemple du jeune Caton comparé à Phocion : car en ce pair, il se trouveroit une plus vray semblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, & Pompeius, je voy bien que leurs exploits de guerre sont plus enflez, glorieux, & pompeux, que ceux des Grecs, que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles & vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousjours les plus fameuses. Je voy souvent des noms de capitaines, estouffez la splendeur d'autres noms, de moins de merite : tesmoin Labienus, Ventidius, Telesinus & plusieurs autres. Et à le prendre par-là, si j'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois-je pas dire, que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis & Cleomenes, Numa à Lycurgus ? Mais c'est folie de vouloir juger d'un traict, les choses à tant de visages. <sup>a</sup> Quand Plutarque

les compare, il ne les esgale pas pourtant. Qui plus disertement & consciencieusement, pourroit remarquer leurs differences ? Vient-il à parangonner les victoires, les exploits d'armes, la puissance des armées conduites par Pompeius, & ses triumphes, avec ceux d'Agésilas ? Je ne croy pas, dit-il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encore qu'on luy ait concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agésilas, osast le mettre en comparaison. Parle-il de conferer Lysander à Sylla : Il n'y a (dit-il) point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles : car Lysander ne gaigna seulement que deux batailles navales, &c. <sup>a</sup> Cela, ce n'est rien desrober aux Romains : Pour les avoir simplement presentez aux Grecz, il ne leur peut avoir fait injure, quelque disparité qui y puisse estre : Et Plutarque ne les contrepoise pas entiers : il n'y a en gros aucune preference : il apparie les pieces & les circonstances, l'une apres l'autre, & les juge separément. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en esplucher quelque jugement particulier : ou dire en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain : d'autant qu'il y en auroit d'autres plus correspondans pour les apparier, & se rapportans mieux.